

Félibres et Cigaliers

La patrie lyrique, prit une place considérable dans l'histoire du Félibrige parisien en essayant de continuer à promouvoir, en terre d'oïl, les prérogatives de la langue d'oc.

Une liste exhaustive des différents Félibres et Cigaliers ainsi que les différents Présidents des fêtes félibréennes apparaît dans un ouvrage conservé à la bibliothèque de Sceaux, intitulé *Cent ans de fêtes félibréennes*¹, où on peut prendre acte du grand nombre de personnalités qui acceptèrent de présider ces cérémonies entre 1879 et 1907 :

1879 premier anniversaire en présence d'Aubanel
1883 Jasmin
1884 Mistral
1886 Victor Balaguer
1887 Mistral
1889 Jules Simon
1890 Michel Bréal
1891 Ernest Renan
1892 Emile Zola
1893 François Coppée
1894 Anatole France
1895 Jules Claretie
1897 Benjamin Constant
1900 Félix Gras
1902 Emile Pouillon
1906 Baptiste Bonnet (?)
1907 Maurice Barrès
1908 Paul Mariéton

Nous nous proposons pour cela de reprendre les extraits les plus significatifs des discours prononcés par tous ces intervenants afin de mieux cerner leurs positions vis-à-vis de ce qui a sans doute contribué à la conception d'une politique linguistique dans cette deuxième moitié du XIXe siècle. C'est pourquoi, il est utile de reproduire dans leur ensemble ces allocutions des auteurs intervenus aux fêtes félibréennes de Sceaux suivant l'exemple de Sextus Michel qui a rendu l'intégralité de ces discours dans son livre intitulé *La Petite Patrie*.

Une analyse attentive de ces textes permet en effet de retracer l'histoire du mouvement félibréen à Paris tout en insistant sur l'importance de la présence de représentants de chaque région qui ont par leurs propos élargi la question de la langue à un champ de plus en plus national comme le montre la présence du Ministre de l'Instruction Publique dès la première session.

¹ *Cent ans de fêtes félibréennes*, Manuscrit, Bibliothèque de Sceaux, Sceaux

Théodore Aubanel

Significatif, déjà en 1878, le discours précurseur de Théodore Aubanel : *A la France, notre patrie !*; intervenu lors d'une brinde en tant que syndic de Provence dans un banquet officiel de la *Cigale* en présence du Ministre de l'Instruction Publique le 24 octobre 1878 :

« L'origine du Félibrige a été entourée de légendes, très poétiques peut-être, mais qui ont eu le tort de dénaturer son caractère. On l'a représenté comme éclos, un beau jour, au soleil, au soleil de mai, sans racines et aussi sans autre raison que la fantaisie de quelques artistes. Non, Messieurs, une littérature ne naît point ainsi. Le Félibrige n'a été qu'un nom nouveau donné à une chose ancienne : le Félibrige est une rénovation, une création. La poésie provençale a toujours fleuri sur notre chaude terre. Elle a été plus ou moins brillante, selon les époques ; elle a eu ses grands jours et ses années de décadence, ses triomphes et ses éclipses ; elle a pu sommeiller un peu ; elle n'est jamais morte ! et quelques fidèles ont toujours veillé sur la lampe sacrée.

Sans parler des poètes provençaux qui, après deux cents ans de silence, se sont réveillés les successeurs des troubadours : - au XVI^e siècle, de Belaud de la Belaudière, notre Ronsard provençal, dont les œuvres, premier livre en Provence, furent publiées aux frais de la République de Marseille ; - sans parler un siècle plus tard de Saboly, comparable à La Fontaine et dont les noëls si candides et si colorés à la fois sont encore le régal des lettrés et la joie des bonnes gens ; - sans parler des comédies de Brueys, des poèmes de Favre, des poésies de Gros, de Coye, de Pelabon et de tant d'autres, nous pouvons dire que le Félibrige n'a rien qui puisse étonner si fort, ni paraître si imprévu.

Notre école², pour nous occuper de ce qui est plus près de nous, descend en droite ligne de l'Ecole de Marseille de 1840. Il y avait alors un mouvement littéraire très vivant et bruyant. Le *Bouibaiisso* de Desanat, les chansons de Gelu et les contes de Bellot étaient le grand régal et le meilleur passe-temps de tout bon Provençal. Roumanille, Crousillat et la plupart des anciens Félibres ont imprimé leurs premiers vers dans les recueils de ce temps déjà loin, et je suis sûr que, s'ils étaient ici, ils ne renieraient pas cette vieille confraternité.

Mais, à côté de qualités excellentes, les poètes de l'école marseillaise avaient un défaut : celui de ne pas assez respecter la pureté de la langue. C'est cela que le Félibrige a réformé ; c'est cette rénovation qui a été son but et sa raison d'être, et qui sera l'éternelle gloire de Mistral, père de *Calendau* et de *Miréio*. Sous le souffle du maître, le nombre, la variété, la valeur des œuvres produites ont permis au Félibrige de se créer une place dans l'histoire des littératures.

Le Félibrige est donc la continuation d'une longue série de faits et non une éclosion spontanée. Le Félibrige est une manifestation nouvelle de ce sentiment aussi vieux que le monde, aussi éternel que lui : l'amour de la langue du berceau. Les chansons qui nous ont bercés ne s'oublient jamais ; le parler de la nourrice et de la mère retentit toujours avec délices au cœur fait pour se souvenir et pour aimer. Et nous l'aimons notre langue, parce qu'elle nous dit en toute vérité et avec charme les choses du coin natal ; douce ou énergique, nous l'aimons, parce qu'elle nous parle de notre ciel de flamme, de nos roches brûlées, et des oliviers pâles, et des grenades éblouissantes, des craus nues et muettes et des pinèdes chantantes. Nous l'aimons notre langue, parce que, mieux que point d'autre, elle a des mots pour refléter nos fleuves d'argent et notre mer bleue, la grâce de nos belles filles, la hardiesse de nos jouvenceaux, et son langage est à notre bouche comme si nous becquetions un frais raisin.

Mais, Messieurs, vous allez me dire peut-être : ‘Que faites-vous donc de la langue française ? Quelle place lui réservez-vous ?’

Aïe ! Pauvret ! Je n’aurai point de peine à vous répondre : sa place, elle la prend bien toute seule, et cela nous fait éclater de rire d’entendre quelqu’un nous poser sérieusement une telle question.

Certes, nous ne sommes pas en souci de la langue de Corneille, d’Hugo, de Lamartine et de Musset. Et je ne crois pas que les humbles chansons des oiseaux du Midi éteignent jamais la voix sublime de ces hauts chanteurs que nul n’admire plus que nous.

Quelques exagérations ont été dites, m’objecterez-vous. Soit ! Des imprudences ont été commises, et certains hommes que l’on pouvait croire représenter le Félibrige ont essayé de le compromettre. Mais ces tentatives, Messieurs, ont échoué devant le bon sens de la majorité des Félibres. Parler purement le français et ne pas oublier le provençal: voilà le but, et ici je suis heureux de me rencontrer avec l’un des maîtres de la littérature française, avec l’illustre Villemeain qui disait : ‘ La France est assez grande pour avoir deux littératures.’

Ainsi, Messieurs, Français avant tout, étrangers (entant que Félibres, bien entendu) à toutes les luttes qui peuvent diviser notre beau pays, nous n’aspérons qu’à léguer intacte à nos enfants la douce langue des aïeux.

Nous avons eu d’abord à la défendre contre la bâtardise, l’avilissement, et à la débarrasser des oripeaux qu’on lui avait prêtés. Aujourd’hui, soustraite au mépris qui menaçait de les écraser, nous la gardons pieusement dans sa robe de jeunesse et de pureté.

Nous travaillons un petit jardin, il est vrai ; mais, que voulez-vous ? L’endroit nous plaît. Là, nous trouvons ce qui régale les yeux et les lèvres : des fleurs vermeilles et des fruits de paradis. L’encens des thymes et des roses nous exalte, le vin de nos ceps nous enivre, et, si nous mettons une pêche à la bouche, nous croyons baiser la joue en fleur d’une fillette.

Messieurs, comme nous vous pouvez goûter la récolte du petit jardin ; nous ne sommes jamais aussi heureux que lorsque quelqu’un se délecte avec les fruits que mûrit notre soleil, et ce nous sera un grand honneur, aujourd’hui comme plus tard, si Monsieur le Ministre de l’Instruction Publique³ – qui, Dieu merci ! est un peu de nos côtés et qui s’y connaît – s’en va content d’avoir goûté à cette table française les fruits provençaux que nous avons apportés.

Notre œuvre, Messieurs, est d’ailleurs quelque peu votre œuvre. N’êtes-vous pas, en effet, nôtres par tous les côtés ? Méridionaux de naissance, vous travaillez aux sons de notre langue ; Parisiens d’adoption, vous représentez pour nous la grande cité des lettres !

Parisiens par la langue, vous êtes restés Méridionaux par les idées et, souvent, dans les œuvres de plus d’en d’entre vous, on voit étinceler le soleil de Provence et resplendir notre ciel d’azur.

Nous sommes frères par la naissance, frères par le sentiment, frères par l’amour de l’art ; nous sommes frères aussi par le but que nous poursuivons.

La France est encore meurtrie, la France a des blessures qui saignent encore... Eh bien ! Cigaliers, poètes, orateurs, peintres, sculpteurs, ne faisons-nous pas d’unanimes efforts pour la relever, penser ses plaies, lui rendre sa force et sa beauté ? Qu’importe l’outil ? La

³ Il s’agit de M. Bardaux, Ministre de l’Instruction Publique en fonction du 13 décembre au 4 février 1879.

question est plus haute : c'est l'âme qu'il faut voir, et notre âme est à la patrie, à la France !

Non, Messieurs, ce n'est pas devant ce merveilleux spectacle d'une vaincue d'hier qui se relève par le travail la virilité ; ce n'est pas devant ce triomphant succès de l'Exposition, que des pensées coupables pourraient naître dans une province française.

Non ! En conservant à la France une de ses langues, nous lui conservons une de ses richesses, une de ses forces. En apprenant à nos enfants le respect et l'amour de la grande patrie.

Messieurs, je vous demande de vous associer à mon brinde, comme s'y associent du fond du cœur tous les Félibres de Provence :

A la France, notre Patrie ! »⁴

Frédéric Mistral

Le discours de Frédéric Mistral prononcé en tant que président des Félibres et Cigaliers lors des fêtes de Sceaux en mai 1884 doit être entendu comme l'un des manifestes de la cause félibréenne :

« Il y a aujourd'hui quatre siècle que la Provence, ayant jeté son nom dans toutes les aventures chevaleresques et romanesques ; ayant usé, enfin, dans l'ardeur de sa vie, quatre dynasties de rois ; il y a aujourd'hui quatre siècle que la Provence indépendante s'est donnée librement à la nation française.

Dans l'histoire, Messieurs, nous ne voyons que trop de déchirures, de races morcelées et de pauvres provinces que l'on a serrées malgré elles et arrachées à leur patrie. Et c'est un fait bien remarquable, un merveilleux événement, que de rencontrer un peuple jeune, joyeux, maître de lui, qui pouvant rester libre, vient s'unir par amour au peuple qui lui plait !...

Or cela ne s'est vu que pour la France ! Honneur à elle !

C'est en mémoire de ce faste que nous, félibres, venons enthousiastes faire fête à Paris, avec notre jeunesse avec notre soleil, nos chansons, notre tambourin.

Donc, il y a quatre cents ans, les Etats généraux des cités provençales dirent à la France, un beau jour : 'Le pays de Provence, avec sa mer d'azur, avec ses Alpes et ses plaines de plein gré, spontanément, s'unit à toi, ô France ! non, toutefois ainsi qu'un accessoire qui vient au principal, mais comme un principal à un autre principal ! Ce qui veut dire que nous conservons nos franchises, nos coutumes, notre langue.

Messieurs, voilà le pacte qui est écrit dans notre histoire le pacte digne et fier qui fut conclu jadis entre la France et la Provence.

Or, nous les fils de ceux qui pactisèrent, reconnaissant que nos ancêtres firent une œuvre de sagesse, et sachant que les vieux ont tenu leur parole, nous jurons que les jeunes la tiendront à jamais.

⁴ Théodore Aubanel, « Théodore Aubanel, brindes et discours », *Œuvres Complètes*, T.V, Aubanel, 1985, p.73-81.

Et, puisque nous avons fidèlement, loyalement, gardé notre parole, nous n'aurions pas le droit de garder notre langue !

Oui, nous avons ce droit, et c'est pourquoi, Messieurs, dans cette fête fraternelle, le provençal résonne, hardi et applaudi, devant Paris qui nous écoute.

Car nous ne voulons pas, car nous ne voulons plus que les maîtres d'école enseignent le mépris de la langue et des choses du foyer.

C'est dans la langue provençale que le conscrit du bord du Rhône, que le tambour d'Arcole, jette son dernier cri sur le champ de bataille ; et si nos députés, et si nos sénateurs se taisent et l'oublient, nous, *les poètes, représentants du peuple par la grâce de Dieu ; nous, avec nos poèmes qui auront un écho jusqu'au cœur de Paris, nous protesterons éternellement.*

Mais *Paris nous écoute*, et, étonné peut-être d'entendre des Français chanter dans un langage mélodieux et clair, qui cependant n'est pas le sien, il se demande : 'Mais comment se fait-il que tous les fils de France ne parlent pas comme moi ?' Et les gentils félibres de répondre : 'La France est grande ; depuis l'O..... vaste jusqu'à la mer latine, du Sahara jusqu'au Tonkin,..... des peuples vivent libres sous les plis de son drapeau : les uns ont le soleil, avec l'olive et la grenade qui pendent dans le ciel ; les autres ont la fraîcheur et les prés verdoyants où les bœufs paissent ; ceux-ci hantent la mer, ceux là les rochers, et la sainte nature leur a donné à tous le caractère et le langage dont leur être a besoin pour se développer.

Et, dans chaque idiome, quand l'enfant dit : 'Ma mère !', la mère sourit et l'embrasse.

O France ! ô mère France ! laisse-lui donc, à ta Provence, à ta charmante fille du Midi, la langue musicale où elle te dit : 'Ma mère !' »⁵

Tout est dit. Mistral retrace ici l'histoire de la Provence qui accepta jadis de se lier à la France comme un principal à un autre principal et non pas comme un accessoire à un principal. Derrière la conservation de la langue provençale se cache l'identité de tout un peuple avec toutes ses traditions. Il est donc normal que les poètes se chargent de faire respecter cet idiome faute de toute législation officielle. Les poètes jouent comme cela le rôle de véritables législateurs en matière de langue régionale grâce à leurs écrits.

Michel Bréal

De l'éloquent discours prononcé par Michel Bréal en 1890 en tant que président des fêtes de Sceaux, il est important de retenir ce passage :

« Le but de l'œuvre poursuivie par les Cigaliers et les Félibres est de faire aimer la terre natale et en reconstituer au besoin les mœurs, les costumes, les usages et les idiomes. *Aimer la Provence, la Bretagne, l'Auvergne, c'est-à-dire le coin de terre où l'on est né, c'est être prêt aussi, à un moment donné, à courir à la frontière pour défendre sa patrie.* »⁶

⁵ Frédéric Mistral, « La Sainte Estelle 1884 », *Revue du monde latin*, 16 juin 1884, p.225-7.

⁶ Sérés, *Sceaux depuis trente ans*, Imprimerie de sceaux, Imprimerie Charaire, sd., p.175.

La défense de la petite patrie est pour lui à la base même de la défense de la grande patrie dont les valeurs ne pourraient être sauvegardées que par une reconstitution des mœurs et des costumes dont ces jeux floraux en sont l'expression la plus saillante. D'où l'intérêt pour ces manifestations littéraires qui entretiennent la flamme d'un patriotisme lyrique seul capable de rendre hommage à la grande patrie grâce à l'expression de son particularisme. Car, c'est en chantant le coin de terre où l'on est né que l'on défend le mieux sa nation.

Ernest Renan

Il s'agit-là d'une allocution où il est certes souvent question de sa région, la Bretagne, mais où la Provence est mise à l'honneur. Tout en faisant référence à sa Bretagne natale avec ses traditions et ses coutumes ancestrales, Renan fait un hymne à la Tarasque, à la farandole, et aux chants de ce Midi dont il invoque les bienfaits. Car, comme il le dit lui-même, le royaume d'Is est frère du royaume d'Arles.

« Vous avez compris que ce qui réjouit le cœur de l'homme en l'améliorant, est inséparable de ce qui lui rappelle son enfance et le pays où il a d'abord été heureux. Chacun vaut en proportion des joies qu'il a goûtées au début de sa vie, de la dose de bonté qu'il a trouvée autour de lui. La langue que nous avons d'abord balbutiée, la chanson en dialecte local que nous avons entendu chanter à quinze ans, mille particularités chères aux cœurs, qui nous rappellent nos origines, humbles mais honnêtes, font de la terre natale une sorte de mère vers le sein de laquelle on se tourne toujours. Le souvenir est pour chaque homme une partie de sa moralité ; malheur à qui n'a pas de souvenir !

Vous faites donc quelque chose d'éminemment bon, sain et salutaire, messieurs, en vous groupant autour du drapeau de la terre natale qu'on aime pour les motifs les plus divers, mais qui ne symbolise rien que de pacifique et de pur. Le Breton aime sa Bretagne, où il a été pauvre, justement parce qu'il y a été pauvre ; le Normand aime sa plantureuse et riche Normandie, parce qu'elle a tous les dons de la terre et du ciel ; l'alsacien aime son Alsace, parce qu'elle souffre.... Et vous, Messieurs, vous aimez ce rayonnant pays, antique par son génie, toujours jeune par ses idées généreuses, riches de toutes les gloires, qui tant de fois a su donner aux plus grandes pensées de la patrie française une expression sonore, entendue du monde entier.

C'est par une suite naturelle du sentiment noble et désintéressé dont vous êtes remplis, que vous avez voulu m'associer, moi Bas-breton, à une fête destinée à rappeler au milieu de nos pays, un peu tristes, vos ardeurs du Midi, vos splendeurs provençales. Vous pensez qu'au temps où nous sommes il ne s'agit pas de rétrécir, il s'agit d'élargir. En aimant ma Bretagne, en me réunissant quelquefois dans l'année à des compatriotes qui me sont chers, je fais ce que vous faites, Messieurs. Nous travaillons à la même œuvre, à garder au cœur ces voluptés intimes, à empêcher l'homme de se déplanter totalement du sol où il naquit, à sauver ce qui reste encore des simples joies de l'âme, au sein d'une vie que les soucis compliqués de la société moderne ont un peu décolorée.

Mon ami, M. Quellien, le fondateur du Dîner celtique, a eu à cet égard des idées tout bonnement de génie. Quellien a une ethnographie qui n'appartient qu'à lui. Tout le monde est Celte à ses yeux. (...) Au mois d'avril, il y a un pardon à la mode de Bretagne, où tout le monde peut être Breton un jour dans l'année. Vous aussi, vous voulez qu'on puisse être Méridional une fois par an. Merci de m'avoir, par votre aimable invitation,

procuré ce bon jour. La science, la pensée abstraite, poursuivant la vérité, n'ont pas de province, pas même de patrie. Mais la poésie, la chanson, la prière, le contentement la tristesse, sont indissolublement liés à la langue de notre enfance. La vie est à plusieurs degrés ; la vie de l'ensemble n'enlève rien à l'intensité de la vie des éléments constitutifs. Le lien qui nous attache à la France, à l'humanité, ne diminue pas la force et la douceur de nos sentiments individuels et locaux.

La conscience du tout n'est pas l'extinction de la conscience des parties ; elle en est la résultante, le complet épanouissement. (...)

Je me ferais scrupule de retarder par de longs discours vos exercices patriotiques et vos plaisirs. J'ai hâte de voir ces divertissements exquis. Je suis pressé d'assister à votre *cour d'amour*, qui me fait rêver. Qu'est-ce que cela peut être ? Et votre farandole ?... Et la Tarasque ?... Je ne veux rien perdre, dussé-je arriver à Paris à des heures indues.

Par votre gaieté, par votre entrain, par votre sentiment juste et vrai de la vie, vous corrigez excellemment nos maladies du Nord, ce pessimisme, cette âpreté à se torturer, cette subtilité qui porte des gens jeunes encore à se demander si l'amour est doux, si la science est vraie, si les roses sont belles. Vous savez rire et chanter. Vous chantez également bien en deux langues. Bénissons donc, chers amis, en dépit des mauvais hasards de l'histoire, le jour qui nous fit frères ; ce jour-là fut un bon jour ! Il est bien entendu que les Bretons seront désormais les bienvenus chez les Félibres, et les Félibres chez les Bretons. Le royaume d'Is est frère du royaume d'Arles ; et puis, il y a aussi un domaine qui nous est commun, c'est le *royaume de féerie*, le seul bon qui soit en terre. Là, le roi Arthur est retenu depuis plus de mille ans par des liens de fleurs. Les quatre licornes blanches qui l'ont emporté sont attelées ; sur un signe, elles vous enlèveront.

Vive le Midi, Messieurs, le Midi qui, à toutes les époques, a fourni une part si capitale à la grande sélection du génie français ! Vive cette pauvre Bretagne que vous avez voulu appeler à votre fête ! Et puis, vive Paris, la seule ville du monde où ce qui se passe aujourd'hui soit possible ; Paris, la ville commune des panégyres ; où le Breton tient ses *pardons*, le Méridional ses félibriges ; où chacun exprime les poésies de sa terre natale, chante ses gloires locales, regrette son village, maudit la centralisation à son aise ; Paris, où chaque province vit et fleurit parfois plus activement que chez elle, où les sentiments les plus divers se traduisent tous en bon français, langue fort délectable, quand elle est maniée par des artistes comme les vôtres, Messieurs.

Vive notre chère patrie française, mère de ces diversités, toutes aimables, toutes excellentes à leur manière ! Votre association a le premier rang, Messieurs, parmi tant d'autres manifestations des consciences, disparues en apparence, qui renaissent en ce siècle de la résurrection des morts. Elle doit son rang à votre sagesse, à votre largeur d'esprit. »⁷

Aucune mention n'étant à relever dans les Annales de la ville de Sceaux au sujet de cet illustre personnage, il est important de souligner l'invocation faite à la patrie française, mère de ces diversités, toutes excellentes à leur manière !

⁷ Sextus Michel, *La petite Patrie*, Flammarion, 1984, p.210-7.

Emile Zola

Le discours d'Emile Zola prononcé en mai 1892 devant un large auditoire venu écouter les propos d'un homme ayant vécu longtemps dans le Midi mais dont les idées, bien connues, confrontées à la réalité d'un monde en pleine expansion économique et sociale, avaient évoluées avec leur temps, a suscité un très grand intérêt. L'enfant de la Provence n'hésite pas à présent à dénoncer certains points du programme félibréen qu'il considère comme des anachronismes.

Il adopte une position plus modérée vis-à-vis de la question régionaliste qu'il observe dans une optique plus globale tirée de son discours qui prend une allure d'un véritable *incipit* :

« Et, si je crois au nivellement de toutes choses, à cette unité logique et nécessaires où tend la démocratie, je n'en suis pas moins pour l'enquête ouverte partout, *je suis pour que les bretons nous parlent de la Bretagne, pour que les Provençaux nous parlent de la Provence, car eux seuls peuvent nous en parler à plein cœur, et en sachant au moins ce qu'ils disent.* Aussi, voyez les groupes se multiplier, les enfants de chaque province se réunir : il n'est pas de cadres plus naturels, des sympathies sociales mieux réparties, d'œuvres écrites documentées avec plus de soin. *Cela jusqu'au jour, hélas ! encore si lointain, ce jour rêvé du retour à l'âge d'or, où toutes ces forces collectives se seront fondues dans la grande patrie, où il n'y aura plus de frontières, où la langue française aura certainement conquis le monde !* »⁸

Ces quelques lignes résument à elles seules la pensée zolienne vis-à-vis d'une question régionaliste dénaturée par trop de querelles et d'anachronismes. De même que Bréal, Zola défend de la petite patrie dans un but plutôt lyrique que politique. C'est alors aux habitants de chaque région de sauvegarder leurs traditions afin de pouvoir les transmettre aux autres. Transmettre un savoir dont ils sont *les seuls à savoir ce qu'ils disent* :

« Pourtant, *il ne faut pas que je ne me fasse plus provençal que je ne le suis. C'est très laid, de mentir, même quand on vient de là-bas. Je ne suis donc pas très sûr d'avoir toujours approuvé la belle vigueur des poètes qui dressaient la langue provençale en face de la langue française, comme une sœur jumelle, ayant un droit égal, exigeant le partage de l'empire. J'ai tant combattu j'ai frappé si longtemps à droite et à gauche, au hasard des polémiques, que j'ai un peu perdu la mémoire de mes massacres.* »⁹

L'écrivain revient longuement, non sans une certaine émotion, sur son passé auprès des premiers félibres alors qu'il était encore au collège à Aix:

« Non seulement, messieurs, tout enfant, j'ai été bercé à ce chant des cigales, mais j'ose dire que *je suis un cigalier de l'avant-veille*¹⁰. Si, jusqu'à ce jour, je n'ai pas pris

⁸ Emile Zola, « A la fête des félibres », Cercle du livre précieux, 1969, p.663.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ A partir de sa correspondance, Zola participa en effet aux Jeux Floraux en 1864 comme il atteste une de ses lettres datée du 21 avril 1864 adressée à A. Valabrègue : « Vous me demandez (...) si j'ai des nouvelles des Jeux Floraux. D'excellentes : aucune de mes pièces n'est couronnée. Qu'allais-je faire dans cette galère ? Me voilà dans une fâcheuse position : je ne puis plus me moquer de cette Académie », Zola Emile, *Correspondance*, T.I, CNRS, p.359.

ma place parmi vous, cela n'empêche pas qu'il en est peu ici qui puissent se vanter, comme moi, d'avoir vu naître le grand mouvement novateur de la poésie provençale. Ce sont vos temps héroïques que je rappelle, ces choses datent d'une époque où les félibres n'existaient pas encore. J'avais quinze ou seize ans, c'était en 1855, en 1856 peut-être, et je me revois, écolier échappé du collège, assistant à Aix, dans la grande salle de l'hôtel de ville, à une fête poétique, un peu semblable à celle que j'ai l'honneur de présider aujourd'hui. On lisait des vers provençaux, on distribuait des prix. Il y avait là Mistral, déclamant *La Mort du moissonneur*, Roumanille et Aubanel sans doute, d'autres encore, tous ceux qui, quelques années plus tard, allaient être les félibres, et qui n'étaient alors que les troubadours. Les pièces de vers du concours furent imprimées en un volume : *Lou Roumavagi dei troubaires*, quelque chose comme *La Fête des troubadours*. Je crois l'avoir encore dans ma bibliothèque. Et c'est pourquoi je me retrouve ici sans étonnement comme au milieu de ma famille naturelle, puisque l'enfant d'autrefois qui applaudissait au début de vos maîtres n'a eu qu'à grandir pour que vous l'asseyiez à cette place d'honneur, en toute simplicité et en toute bonhomie. »¹¹

Significative la réponse de Clovis Hugues qui dans ses vers rappelle au romancier l'influence de cette Provence dans l'ensemble de son œuvre :

« Notre *Mireille* est accourue,
La rose et le bleuet au front,
Pendant qu'au milieu de la rue
Les poètes dansaient en rond ;
Et te voilà dans notre fête,
Oubliant de quelle tempête
Sera fait ton livre nouveau,
Pour ressusciter ta jouvence,
Aux doux chants de cette Provence
Qui t'ensoleilla le cerveau ! »¹²

Mireille - symbole ou simple écho de sa jeunesse provençale - et le Midi ont eu, en réalité, une très grande influence sur l'ensemble de son œuvre des *Rougon-Macquart* dont l'histoire retrace les origines de deux familles du Second Empire venant, elles aussi, de là-bas, tout comme leur auteur. Un auteur qui récuse toute parenté avec la langue provençale :

« Oui, il se pourrait que, dans quelques coin d'un journal oublié, je me fusse montré sceptique. Les langues meurent comme les hommes, les unes de maladie, les autres de leur belle mort. Mais le talent, le génie, vivent immortels, même quand la langue est morte ; et il y a eu, dans cette résurrection imprévue, dans cette splendeur dernière de la langue provençale, d'admirables poètes que j'ai toujours aimés, du bel enthousiasme de mes vingt ans. Ils ont véritablement recréé une langue, élargi une littérature, laissé tout un ensemble d'œuvres classiques et de grande époque. N'est-ce donc rien, cette ardeur victorieuse, cette volonté toute puissante qui fait jeter un tel éclat au flambeau près de s'éteindre ? »¹³

C'est bien cette ardeur victorieuse recrée par la langue provençale que Zola loue dans son effort de recréer les fastes d'un passé révolu mais qu'il récuse pour cela en tant que tel. Sa position à l'égard de la langue provençale demeure donc inchangée car il estime que les

¹¹ Emile Zola, « A la fête des Félibres, à Sceaux », Cercle du livre précieux, 1969, p.663.

¹² Clovis Hugues, « Ode à Emile Zola », *Revue Félibréenne*, 1892, p.218.

¹³ Emile Zola, « A la fête des félibres, à Sceaux », *op. cit.*

langues meurent comme les hommes par conséquent seul le talent et le génie restent dans le temps.

Il est vrai que le livre dure et le querelles passent, ce qui résume la pensée zolienne au sujet de la question du maintien de la langue provençale dans son intégralité. Un idiome tant chanté par les poètes comme il le fut par Florian lui-même auquel Zola rend hommage en tenant ces propos élogieux non sans une pointe d'ironie :

« Mais c'est Florian que nous fêtons, messieurs, et il faut bien que je dise combien celui-là fut un gai et un tendre. La malignité attendait peut-être quelque embarras de ma part à louer Florian. Je suis ravi au contraire de l'heureuse rencontre. Ne m'a-t-on pas raconté que Florian aimait follement, qu'il se battait comme un beau diable, qu'il fêta la vie moins innocemment que nous la fêtons ici ? Tout se compense, les livres trop purs se paient ailleurs, les portes fermées. Et, du reste, ces livres, ils ont vraiment une réputation exagérée de fadeur. Je viens de relire *Estelle*. Savez-vous bien qu'il y a là des détails très justes, très vrais, d'une réalité, d'une vulgarité même extrêmement rare au siècle dernier ? Florian novateur, Florian oseur et révolutionnaire, cela pourrait se soutenir. La vérité est qu'il a écrit l'éternelle idylle que chaque époque reprend, depuis Daphnis et Chloé et, qu'il nous l'a contée dans le décor, avec la rhétorique et les procédés de son temps. Les bergers et les bergères en habits coquets, les houlettes enrubannées, les petits moutons frisés se désaltérant dans l'onde pure, tout cela, c'est la part de la mode, c'est la manie littéraire du moment, c'est ce qui vieillit et ce qui meurt. Mais quel charme ces jolies choses ont dû avoir pour nos arrière-grand-mères ! Et, en somme, sous les parfums évaporés, on retrouve les fleurs d'autrefois, de l'humanité malgré tout, des cœurs qui ont battu, l'éternel amour vivant que les poètes ont habillé de cent façons. »¹⁴

Tandis que la référence à l'idylle champêtre pourrait se présenter comme un clin d'œil évident aux cinq ou six idylles que Zola dit avoir sur la conscience depuis sa jeunesse dont l'un d'entre eux en particulier faisant partie de ses poèmes de jeunesse : *l'Aérienne*. Ce poème, peu connu, semble en réalité parfaitement convenir à la définition donnée par l'auteur dans son discours :

« Je faisais un retour sur nous-mêmes, je me demandais ce qu'il adviendrait de nos procédés et de notre rhétorique. *J'ai bien, pour ma part, cinq ou six idylles sur la conscience*, et toujours la même, Daphnis et Chloé, Paul et Virginie, Estelle et Némorin, un couple de jeunes cœurs qui s'éveillent à l'amour, qui s'en vont par les sentiers, dans le ravissement du soleil. Qui sait, mon Dieu ! ce que seront devenus mes couples quand ils auront cent ans ? Peut-être auront-ils plus de rides que les aimables moutons de Florian. On a regretté qu'il n'y eût pas un loup dans sa bergerie. Hélas ! dans ma bergerie à moi, peuplée de loups, ne dira-t-on pas que j'aurais dû au moins mettre un mouton ? Et c'est ainsi qu'il ne faut point sourire de ses ancêtres quand ils n'ont eu que le ridicule d'être trop délicats et trop tendres, de voir la vie dans un rêve trop charmant, une vie de lumière, de bonne et d'éternelle félicité. »¹⁵

C'est à Zola lui-même de reprendre la parole pour mentionner ses propres vers de la IV^e partie de *l'Aérienne* afin de justifier ses propos :

« L'Aérienne, lasse et la gorge brûlante,
Se coucha lentement sur la rive odorante,

¹⁴ Emile Zola, « A la fête des félibres, à Sceaux », *op. cit.*, p.665.

¹⁵ *Ibid.*

Et, comme je restais rêveur sur le chemin,
Près d'elle m'appela des yeux et de la main. »¹⁶

Temps gai, temps de simpleesse, s'écriait Mistral dans son *Poème du Rhône*, un temps où la gaieté manque littérairement de distinction, s'écrie Zola. Tout en exaltant l'action des Félibres dans leur volonté de ressusciter les jeux antiques ainsi que les vieilles traditions des cours d'amours, Zola fait un hymne à celle qu'il définit comme sa propre race, notre race :

« Et il y a encore une chose, messieurs, dont il faut vous remercier : c'est d'oser être gais, dans un temps où la gaieté manque littérairement de distinction. Sans vous inquiéter des sourires, *vous faites des choses qui perdraient de réputation des gens du Nord* : vous couronnez des bustes, vous tenez des cours d'amour, vous dansez des farandoles, vous donnez des fêtes au peuple. On vous a vus, à Meudon, fêter Rabelais ; on vous voit ici fêter Florian et Aubanel. On vous a vu, à Orange, ressusciter les spectacles de l'ancienne Grèce au milieu d'un concours de foule immense. On vous a vus chevaucher jusque dans les Pyrénées. On vous a vus partir de Lyon, en bande folle et sacrée, traverser de votre vol de poètes libres Beaucaire, Tarascon, Arles, Marseille, Toulon, Cannes, Grasse, Antibes, pour aller vous abattre à Nice, comme emportés par un vent de joie. *La France est à vous*, vous ne craignez pas d'y promener l'éclat de vos rires, les fleurs galantes de réjouissances de jadis. Et, je le répète, *c'est très brave, cela*. D'abord, vous vous amusez, ce qui est bien quelque chose. Ensuite, vous faites honte à ceux qui ne s'amusez pas, vous sonnez le réveil de toutes les énergies et de toute la santé de *notre race*. »¹⁷

La vie acceptée dans l'unique joie d'être et d'agir : telle a toujours été sa devise. Tel a toujours été le crédo de Zola : un crédo sans doute acquis du sol nourricier de ce Midi où il a grandi :

« Je sais bien, messieurs, pourquoi vous m'avez fait le grand honneur de m'inviter à vos fêtes. C'est que, sous ma terrible légende d'humeur noire et de brutalité, vous avez découvert le rêveur attendri qui a toujours cru que, seules, la bonté et la gaieté pourraient un jour sauver le monde. C'est que vous vous êtes rappelé que j'ai grandi, là-bas au pays de lumière, et que j'en ai gardé au cœur l'éternelle flamme. Il faut que je me cite, messieurs, pour qu'on ne m'accuse pas, aujourd'hui que je m'assois à la table des poètes, de faire de la poésie sur le tard. Il y a quinze ans déjà, en plein dans ma bataille, voici ce que j'écrivais à Ninon, à cette incarnation amoureuse de la Provence, tant aimée et tant regrettée. »¹⁸

La Provence de Zola vivra donc à jamais dans l'ensemble de son œuvre naturaliste grâce aux représentations du Paradou de sa jeunesse, endroit mythique où la fange humaine n'avait pas encore entamé ses illusions :

« C'est dans ses tendresses de toutes les heures, mon amie, que j'ai fait jadis cette provision de courage, dont mes compagnons, plus tard, se sont parfois étonnés. Les illusions de nos cœurs étaient des armures d'acier fin, qui me protègent encore... Je te quittai, je quittai cette Provence dont tu étais l'âme... Ah ! ma chère âme que de tempêtes ont grondé, que d'eau noire, que de débâcles ont passé depuis sous le pont croulant de mes rêves ! Dix ans de travaux forcés, dix ans d'amertume, de coups donnés et reçus, d'éternel combat. J'ai le cœur et le cerveau tout balaféré de blessures. Si tu voyais ton

¹⁶ Emile Zola, « L'Aérienne », *Œuvres Complètes*, T.XV, *op. cit.*, p.897.

¹⁷ *Ibid*, « A la fête des félibres, à Sceaux », *op. cit.*, p.664.

¹⁸ *Ibid*, p.660.

amoureux de jadis, ce grand garçon souple qui rêvait de déplacer les montagnes d'une chiquenaude, si tu le voyais passer dans le jour blafard de Paris, la face terreuse alourdi de lassitude, tu grelotterais, ma pauvre *Ninon*, en regrettant les clairs soleils, les midis ardents, éteints à jamais... C'est que mon amie, j'ai quitté nos galants sentiers d'amoureux, où les fleurs poussent, où l'on ne cueille que des sourires. J'ai pris la grande route grise, aux arbres maigres ; je me suis même je le confesse, arrêté curieusement devant des chiens crevés, au coin des bornes ; j'ai parlé de vérité, j'ai prétendu qu'on pouvait tout écrire, j'ai voulu prouver que l'art est dans la vie et non ailleurs. Naturellement, on m'a poussé au ruisseau. Moi, *Ninon*, moi qui ai employé à glaner pour ton corsage les pâquerettes et les bleuets !... Viens, et n'aie point peur, je ne suis pas si noir qu'on me fait ! Je t'aime toujours, je rêve d'avoir encore des roses, pour en mettre un bouquet à ton sein. J'ai des envies de laitage. Si je ne craignais de faire rire, je t'emmènerais sous quelque charmille, avec un mouton blanc, pour nous dire tous les trois choses tendres.'

Et j'arrête la citation, messieurs, et je ne peux m'empêcher de sourire, en songeant à ce que vont dire mes bons amis. N'est-ce pas ? m'y voilà, au laitage, à la charmille et au petit mouton blanc. Il faut laisser les gens s'égayer, puisqu'il n'est rien de meilleur au monde. Trop de souvenirs heureux, d'ailleurs, chantent aujourd'hui en moi, toute ma jeunesse renaît et fleurit au milieu de vous. Jusqu'à dix-huit ans, j'ai poussé comme un jeune arbre, sous le grand ciel bleu. En ce moment encore, lorsque je ferme les paupières, *il n'est pas à Aix, un coin de rue, un pan de vieille muraille, un bout de pavé ensoleillé, qui ne s'évoque avec un pavé saisissant.*¹⁹

Je revois les moindres sentiers des environs, les petits oliviers grisâtres, les maigres amandiers frémissants du chant des cigales, le torrent toujours à sec, la route blanche où la poussière craque sous les pieds comme une tombée de neige. *C'était la Grèce*²⁰, avec son pur soleil sur la majesté nue des horizons, aux écroulements de grandes roches fauves. Et cette plaine aride, d'une ligne si classique, je me rappelle ma surprise et mon regret, lors de mes derniers voyages, en la retrouvant baignée de vapeurs, verdoyante. Eh quoi ! il y avait de l'eau maintenant, il y avait des arbres, tout s'améliorait donc en notre siècle, ce n'est plus déjà la terre desséchée et superbe de mon enfance !(...)

Je finirai comme j'ai commencé, par une citation, par ce rendez-vous que je donnais à la *Provence*, à la *Ninon* de mes seize ans : 'Plus tard, oh ! plus tard, ce sera moi qui irai te retrouver dans les campagnes, tièdes encore de nos tendresses. Nous seront bien vieux, mais nous nous aimerons toujours... et les arbres, les brins d'herbe, jusqu'aux cailloux, nous reconnaîtront de loin, à nos baisers, et ils nous souhaiteront la bienvenue.'

Messieurs, puisqu'il n'y a ici des poètes, qu'ils nous apprennent donc la gaieté, la bonté et la beauté qui font vivre !²¹

¹⁹ A noter la grande similitude avec une vision d'Aix déjà évoquée dans le poème de *L'Aérienne* : « Autour d'Aix, la romaine, il n'est pas de ravines, / Pas de rochers perdus au penchant des collines, / dans la vallée en fleur pas de lointains sentiers, / où l'on ne puisse voir l'empreinte de mes pieds. » Cercle du livre précieux, 1969.

²⁰ L'auteur fait allusion dans son discours à cette nature provençale si proche de celle de la Grèce déjà citée dans le poème de *L'Aérienne* : « Terre qu'un ciel d'azur et l'olivier d'Attique ; / Font sœur de l'Italie et de la Grèce antique ; / Plages que vient bercer le murmure des flots / Campagnes où le pin pleure sur les coteaux ; / O région d'amour, de parfum, de lumière (...). » Cercle du livre précieux, 1969.

²¹ Emile Zola, « A la fête des Félibres, à Sceaux », *op. cit.*, p.661-65.

Les propos d'Emile Zola sur la Provence furent suivis avec une très grande émotion par un auditoire qui voyait en lui, avant tout, l'enfant de ce Midi qu'il avait habité jadis. Une région qu'il a tant aimée et regrettée mais qu'il n'est plus, désormais, qu'un endroit lointain, éloigné de ses préoccupations quotidiennes. C'est ainsi qu'à maintes reprises il y fait référence en parlant de *là-bas*. C'est là-bas que vécut sa *Ninon* et là-bas que naquirent ses idylles comme l'*Aérienne*.²²

Dans les annales de Sceaux sur les *Félibres et Cigaliers* qui, à la fin du discours du chef du naturalisme, mentionnent : « M. Emile Zola, originaire du Midi, était qualifié pour parler au nom des Félibres et des Cigaliers, aussi a-t-il transporté d'enthousiasme son brillant auditoire. »²³

Coppée / Daudet

Mentionnée dans les annales de Sceaux, la présence de M. François Coppée, Parisien pur sang, n'est pas passée inaperçue alors qu'il venait prendre la place destinée à Alphonse Daudet, obligé de décliner cette invitation pour de raisons de santé comme il le dira lui-même plus tard :

« Un jour, dans un festin de cigaliers, j'ai rappelé que mon bisaïeul était de Mons, et qu'il était par conséquent du Midi... (...) Une autre fois, fraternisant avec les félibres parisiens, je leur ai dit que j'étais né sur la rive gauche de la Seine, qui est aussi le Midi... de la capitale. »²⁴

Boutade dont on se souvient dans les annales : « Cette spirituelle boutade sur le Midi... approximatif, a été longuement applaudie. Elle a été suivie d'un discours très brillant. »²⁵

Suivi par un très large auditoire, le discours a porté sur des nombreuses questions concernant non seulement sa récente rencontre avec les Félibres :

« En janvier dernier, je me rétablissais d'une assez fâcheuse indisposition sur votre côte d'azur, lorsque les Félibres d'Avignon et d'ailleurs, ayant appris mon séjour à Nice, eurent une charmante pensée. Comme on envoie des primeurs et des friandises à un convalescent, ils m'adressèrent un album où plus de quarante d'entre eux me souhaitaient, l'un après l'autre, en vers ingénieux et touchants, la bienvenue dans leur pays et un prompt retour à la santé. Mistral lui-même, le Virgil provençal, à qui notre Lamartine adressa jadis le salut du génie au génie, me disait, sur la première page de l'album : ' Couche-toi sur le sable d'or de nos plages. Peut-être la lame t'apportera-t-elle la coupe du roi de Thulé'. C'était lui Mistral, c'était le Félibrige, c'étaient vous tous qui me l'apportiez, cette coupe symbolique ! (...) Pareil au roi de la légende, je l'ai levée

²² Un idylle que Zola semble personnifier dès ses premiers vers de *L'Aérienne* : « Un soir, je l'aperçus dans une ombreuse allée / onduler comme un rêve à la forme voilée. / Son regard incertain qui, vague, par moment, / Sans paraître rien voir, caresse doucement, / Son pas harmonieux, sa démarche légère / Qui semble dans un vol se détacher de terre, / Sa taille qui se plie au vent comme une fleur, / Me la firent dans l'ombre, en poète rêveur, / Prendre pour une fée, une vierge sereine, / Et surnommer tout bas du nom d'Aérienne. » Cercle du livre précieux, 1969.

²³ Séris, *Sceaux depuis trente ans, op. cit.*, p.178.

²⁴ Sextus Michel, *op. cit.*, p.237.

²⁵ Séris, *op. cit.*, p.179.

alors, en coupe magique, je l'ai levée en l'honneur de la Provence, qui m'en faisait don, et, en la vidant d'un trait, j'y ai, moi aussi, laissé tomber quelques larmes, mais très douces, celles de la reconnaissance et de l'attendrissement ! »²⁶

Mais aussi l'absence très remarquée d'Alphonse Daudet qui d'après un article dans *Viro-Soulèu* du dimanche 18 juin 1893 aurait dû présider ces fêtes :

« Alphonse Daudet présidera-t-il ? se demandaient entre eux les passionnés de la poésie provençale. (...) Quelle joie pour tous, quel régal d'entendre le maître-félibre des *Lettres de mon moulin*, affirmant sa foi méridionale et déclarant que ce qu'il a voulu dénoncer dans ses livres, ce n'est pas l'homme naturel de Provence, parlant sa langue, mais le bourgeois qui singe les Parisiens et cherche à faire oublier son origine, honteux de sa race et de ses aïeux.

Mais, hélas ! ce grand Paris plein de langueur et de tristesse, a rendu malade le félibre Alphonse, et notre ami, tout découragé de ne pas pouvoir *félibreger*, avec nous, cette année, doit fuir le vacarme des fêtes pour chercher la paix de la campagne, où, sous les arbres, il redira, à l'heure des toasts à sa santé, les jolis vers provençaux de sa jeunesse poétique :

Coume foi bon, quand lou Mistrau
Pico la porto emé si bano,
Estre soulet, dins sa cabano,
Tout soulet, coume un mas de Crau ! »²⁷

Très remarquée, cette absence d'Alphonse Daudet a été pleinement comblée par l'intervention d'un François Coppée extasié par l'âme de ce méridional dont l'œuvre reflète tout son amour pour le Midi derrière son ironie parfois grinçante :

« Puisque j'ai nommé Mistral, puisque j'ai nommé Zola, n'ai-je pas le devoir de compléter le trio des grands écrivains que la France doit au génie méridional, et d'adresser mon souvenir et les vôtres à celui que la maladie seule empêche, hélas ! d'occuper aujourd'hui ma place, au maître de l'émotion, de l'ironie et de la grâce, à notre cher Alphonse Daudet ?, ...Mais que m'a-t-on dit ? Qu'à Tarascon, un reste d'aigreur persistait encore chez quelques-uns, contre l'historien de Tartarin, et que, en lui donnant la parole dans cette fête, vous vouliez lui offrir l'occasion de dissiper ce malentendu ? Certes, votre intention était aimable et bonne ; mais vous êtes mal informés, j'en suis convaincu. Le midi, le spirituel Midi est fier, au contraire, d'avoir fourni à l'un de ses enfants un type inoubliable et les éléments de trois livres délicieux. Les Méridionaux savent bien que Daudet les aime, qu'il les aime en riant, comme il l'a dit avec tant de gentillesse, et que c'est ça sa façon d'aimer. Et il a quelques mérite de pouvoir aimer et rire encore, celui de qui la vie n'est qu'une grande douleur. Mais chez les âmes supérieures, le courage grandit avec la souffrance. Bien plus, la souffrance même perfectionne en elles la beauté morale. Témoin des tortures Daudet supporte d'un si vaillant cœur, je ne saurais proclamer trop haut quel touchant spectacle c'est de voir se développer en lui, chaque jour davantage, la sagesse souriante et la bonté. Et c'est à un pareil homme que le Midi garderait rancune ! C'est avec son poète qu'il faudrait le réconcilier ! Allons donc ! Mais ils s'adorent ! Alphonse Daudet a pour son tarasconnais aux prodigieuses aventures les sentiments de Cervantès pour son ingénieux hidalgo ; et,

²⁶ Sextus Michel, op. cit., p.237.

²⁷ Marie-Thérèse Jouveau, *Alphonse Daudet et Frédéric Mistral. La Provence et le Félibrige*, Bene, 1980, p.433.

en retour la Provence voue à l'auteur de Tartarin la tendresse et l'admiration que l'Espagne a pour le père de Don Quichotte. »²⁸

La lettre de réconciliation parue dans *Viro Souleiado* de Daudet à Sextius Michel ne se fit pas attendre :

« On ne se réconcilie qu'avec un ennemi, et je n'ai jamais cessé d'aimer ma patrie méridionale. Je ne sais vraiment pas pourquoi on m'attribue depuis longtemps déjà toutes sortes d'intentions mauvaises et de projets moqueurs. Moi blaguer le Midi ! Quelle bêtise ! Mais je l'adore le Midi. J'en raffole et j'en rêve. Je l'aime dans son soleil, dans ses paysages brûlés et nus, dans ses collines parfumées de thym et de lavande ; je l'aime dans le caractère de ses habitants un peu hâbleurs, toujours bourdonnants et gesticulants, dans ses manifestations tapageuses, sonores, exubérantes. Mais je les trouve adorables, mes compatriotes, avec leur nature tout en dehors et leurs reliefs si cocasses, leurs mœurs si franches et si bonnes. Mais je le sue le Midi, par tous les pores, et s'il y a dans mes livres quelques lumières et quelques originalité, c'est à ce bon soleil de Provence que je le dois, ce soleil qui grise le cerveau et met le cœur en joie. Et Tartarin, le joyeux Tartarin où l'on veut à tout prix voir une caricature, n'est-il pas après tout un type amusant, fait de travers délicieux et de défauts charmants ?

Si j'avais quelque chose à railler dans ce joli peuple des bords du Rhône, ce serait le bourgeois. Celui-là parfois est un peu bête, parce qu'il est vaniteux et de prétention ridicule. Mais le paysan de Provence ! quelle admirable créature ! Comme il sent bon la terre natale, avec sa sincérité naïve et sa poétique rudesse ! »²⁹

Au même :

« Cher Monsieur,

Comme je vous le laissais prévoir, lorsque vous êtes venu, accompagné d'une délégation de félibres de Paris, me demander avec tant de bonne grâce de présider les fêtes provençales de Sceaux, l'état de ma santé ne me permettait pas d'accepter cet honneur. Je le regrette, quoique peu estradier de ma nature et rebelle à présider n'importe quoi. Ma présence à vos fêtes dansantes et chantantes m'aurait donné l'occasion de détruire l'imbécile légende qui fait de moi un adversaire du Midi, ce Midi dont je suis, qui me brûle et que j'aime en riant, ce qui est ma façon d'aimer.

Excusez-moi, mes amis, et croyez-moi toujours avec vous. »³⁰

Non moins singulière la conclusion de cette allocution de François Coppée aux inflexions très provençales qui prend un ton de plus en plus régionaliste avec une référence explicite aux propos de Félix Gras :

« Je m'arrête. Aussi bien, j'ai hâte d'assister à vos fêtes, à la constitution d'une Cour d'amour, de vous entendre déclamer de vers de votre langage sonore, de vous voir enchaîner les mains pour la farandole. Je vous féliciterai seulement encore, mais en peu de mots, de conserver, loin du pays natal, ses gracieux et poétiques usages. Ceux-là sont

²⁸ Sextus Michel, op. cit

²⁹ Marie-Thérèse Jouveau, *Alphonse Daudet et Frédéric Mistral, op. cit*, p.433.

³⁰ *Ibid*, p.434.

des esprits faux et chagrins, qui prétendent que l'amour de la patrie nuit à l'amour de la grande. Le contraire est la vérité.

Pour l'exprimer, un de vos meilleurs poètes a trouvé une formule définitive, et je ne crois pas mieux terminer mon allocution qu'en rappelant la belle parole de Félix Gras : *J'aime mon village plus que ton village, j'aime ma Provence plus que ta province, j'aime la France plus que tout.* »³¹

C'est en provençal que le *Viro-Souleu* reporte le discours de Félix Gras alors qu'il présidait les Fêtes des félibres de Sceaux en 1900 dont voici la traduction de quelques extraits :

« Félibres de Paris, fiers Provençaux, Cigaliers et cadets de Gascogne, Languedociens et Limousins, vous tous, enfants de l'Empire du Soleil, (...), gardez toute votre pensée pour cette parcelle de ciel bleu, pour notre Provence (...).

N'oubliez pas que c'est du verbe de cette prophète que resplendit toute l'inspiration, toute la lumière qui vous rend forts et maîtres de tous les arts : vous autres de Toulouse, de Béziers, de Montpellier, d'Avignon et de Marseille, les poètes qui descendent d'Homère, de Dante et des troubadours, vous autres qui vous êtes abreuvés à la source de Mireille et vous n'avez pas perdu toute sa fraîcheur età la langue d'oïl ; vous autres, les peintres qui avaient trempé vos pinceaux dans l'azur de notre mer latine, dans le bleu de notre ciel, dans le rouge de notre raisin, dans l'argent de nos oliviers, dans l'or de nos moissons et dans l'arc de soie de fleurs nos jardins, sans avoir agrandi et embelli, si l'on peut dire, le tableau de la nature ; et vous autres mes jeunes, vous autres les grands sculpteurs méditerranéens qui avez mis vos ciseaux dans le fourneau du Soleil, et tout en luttant comme le Dieu qui tira l'homme de l'argile, vous avez tirés les dieux du marbre ! O vous autres, tous, qui êtes obligé d'adorer le Beau, à l'origine de la race méridionale, pour maintenir la langue d'oc, abreuvez-vous à la sainte source félibréenne, enivrez-vous du vin du réconfort qu'apporte la foi en l'avenir. Oh ! l'Avenir ! l'avenir est tout. »³²

Cette référence explicite aux naturalismes provençaux, artistiques, littéraires et linguistiques, fait du discours du Capoulier du Félibrige un moment unique dans l'histoire de la race méridionale. La petite patrie est souvent représentée dans le Midi grâce aux talents de différents artistes qui, chacun à sa manière, rendent hommage à la Beauté de leur région et par là même à la Patrie tout entière.

Emile Pouvillon

Introduit par le maire de la ville de Sceaux, le discours d'Emile Pouvillon, prononcé en 1902, compatriote quercynois, est représentatif de toute une région : le Sud-Ouest. Tout en insistant sur sa fidélité au terroir quercynois, son allocution est riche des descriptions et des souvenirs suggestifs :

« C'est évidemment la province et la littérature provençale que vous avez voulu honorer en la personne d'un provincialiste résident, d'un homme de lettres travaillant de

³¹ Sextus Michel, *La petite Patrie*, op. cit., p.237-41.

³² Félix Gras, « Discours de Félix Gras », *Viro-Souleu*, Août-Septembre 1900, p.34.

son état à Montauban en Quercy. (...) Vous avez jugez bon de décerner à votre président d'un jour un prix d'enracinement, de fidélité au terroir. (...)

Ce n'est pas, en effet, par vertu civique ni par raison démonstrative, pour me conformer à un idéal que les professeurs d'énergie nationale n'avaient pas encore formulé, que je me suis décidé à fixer ma vie là où elle avait pris naissance. J'ai cédé simplement à un attrait.

L'attrait de la province !

Tout le Midi est là, qui encourage mon audace : le Midi flamboyant, exalté de la Provence, le Midi âpre et tourmenté du Languedoc, et notre Midi à nous, quercinois, le Midi ondulant et nuancé, le Midi virgilien de Guyenne et de Gascogne.

L'attrait du Sud-Ouest, le charme du Quercy et de Montauban, je voudrais essayer de vous le dire ; une différence m'arrête. De connaître trop bien mon pays, de l'avoir trop pratiqué, d'en avoir mêlé les aspects si divers à mes sensations et à mes rêves, me gêne pour le décrire, pour vous en donner une image unique, impersonnelle. Ce n'est pas pour leur beauté seulement, mais encore et surtout pour l'effet, qu'elles ont eu sur ma sensibilité, que j'admire telle ligne de l'horizon montalbanais, telle courbe d'une colline dressée en promontoire sur nos plaines. A chaque tournant, à chaque angle du paysage, je dois un enseignement ou un plaisir.

Un conseil de noblesse, de composition ordonnée et classique, m'est venu de ces falaises du Tarn et de l'Aveyron, modelées par le travail des eaux comme l'argile par la main du potier, avec leurs labours en gradins d'amphithéâtre, leurs bouquets de roseaux pâles au bord des sources, leurs pins-parasols au seuil des maisons, leurs carrés de cyprès, comme des cierges noirs, veillant sur les tombes calvinistes. Les molles rivières, les saulaies dociles aux souffles de l'air, m'ont insinué la vertu du rythme ; et quelle admirable leçon d'harmonie, dans le spectacle des logis, des existences paysannes, où depuis les matériaux de la bâtisse, jusqu'aux vêtements, aux attitudes de l'homme, tout est commandé, aux attitudes de l'homme, tout est commandé, nécessité par les conditions du sol, de telle sorte que la maison et ceux qui l'habitent semblent sortir de terre aussi spontanément que l'arbre et que la plante.

Le charme de Montauban est d'être voisin de ces choses touché par l'extrémité de ses rues, de ses faubourgs, aux chemins verts, aux belles toutes d'herbe qui s'enfoncent dans l'intimité des campagnes. Sa gloire est de planer, du haut de ses promenades en terrasses, sur l'immensité des plaines, d'assister aux splendeurs des couchants, au mystère des aubes, sur une des plus vastes scènes que puisse embrasser l'œil humain ; c'est encore de refléter dans la lenteur majestueuse de son fleuve, les murailles de ses quais, les arches gothiques de son vieux pont, les clochers de ses églises, nuancés de rose pâle ou d'améthyste, selon les jeux de lumière et les heures du jour.

Mais tout cela n'est que l'extérieur, la figure matérielle de la ville ; elle a sa physionomie morale, son caractère imprimé par l'histoire, par la race. Le passé vit encore dans le dédale des rues anciennes ; il atteste dans l'empreinte, - comme un cachet royal - fixé aux murs de Saint-Jacques par les boulets du siège, dans l'architecture sévère de la tour de l'horloge, de la barloque, vieille aboyeuse de nos guerres civiles, réduite maintenant à sonner aux passants attardés l'heure du couvre-feu municipal. (...)

Mais il y a dans chaque ville un sanctuaire : acropole, cathédrale, musée consacré par la vénération des foules. Toulouse a le Capitole ; nous avons le Musée Ingres. La pure essence du génie quercinois est là, concentrée dans les toiles, dans les dessins du maître. Ingres ! c'est-à-dire la volonté la plus tenace, la plus despotique, le goût le plus sévère, l'œil le plus sûr, au service du plus haut, du plus noble idéal. Quel délice pour le jeune

homme était épris d'art, pour le rêveur passionné des contours de la forme humaine, de trouver, de posséder, étincelants comme de purs joyaux, cette merveilleuse série de dessins – ébauches et ascension vers le chef-d'œuvre – qui sont comme autant de strophes du plus bel hymne qu'un artiste ait jamais dédié à la Beauté.

Je vous ai dit les attraits de Montauban. Peut-être les trouverez-vous un peu sévères. Attendez, messieurs. Le rayon de joie, le grain de folie méridionale qui manque au tableau, nous allons l'y rencontrer avec le coup de soleil du Félibrige. En Quercy comme partout, il a vivifié, il a renouvelé la province. Rappelez-vous comme la littérature y sommeillait naguère en des académies surannées, où s'effeuillaient sans éclat et sans parfum les dernières fleurs de rhétorique. Avec les poètes romans, un flot de vie jeune, de vie ardente, a circulé ; une floraison d'images fraîches, nourries des sucres du terroir, s'est épanouie en bouquet, au pied des autels redressés des petites patries.

Je n'ai pas oublié le jour où le nouveau culte fut inauguré à Montauban par la bande joyeuse des Cigaliers et des Félibres. Une soirée d'été lumineuse, triomphale ; les cigales chantaient, mêlaient leur musique exaltée aux rumeurs, aux cris de la foule qui se pressait aux portes de l'hôtel de ville. Ce fut là que je reçus l'illumination de la grâce ; néophyte incertain, je trouvai dans l'accolade fraternelle de Paul Arène le baptême de la foi félibréenne³³. Une date dans ma vie. Je compris désormais le sens profond, la vertu prodigieuse du miracle accompli par les grands poètes de Provence ; je jugeai qu'il n'y avait pas là seulement un événement de littérature, une manifestation nouvelle de la beauté, mais un phénomène de race, une restauration en puissance de la tradition française par le génie latin.

Envisagée à ce point de vue, l'œuvre des poètes de clocher, des félibres de moindre envergure, qui travaillaient à ressusciter l'âme et le dialecte de leur province, appelait ma sympathie. Plus étroit était leur cercle d'action, plus intéressante devenait leur tentative. Le passage de la caravane félibréenne me fut une occasion de connaître ceux qui faisaient honneur à mon pays. Vous rappelez-vous, mon cher Tournier, notre visite au majoral Castela³⁴ ? Nous étions, nous encore voisins de campagne. L'ermitage de Capdeville, dont Paul Arène et vous étiez alors les hôtes, n'est séparé que par quelques lieues de rivière du moulin de Loubéjac, où le poète meunier triturait et chantait ses *Farinals*. Avec lui, cheminant le long des vergers aveyronnais, où le pied butte à tout moment contre des débris d'antiquités gallo-romaines, nous nous rendîmes en pèlerinage à l'ormeau de Saint-Pierre, un patriarche dont les bras encore vigoureux couvrent les champs et les maisons et jusqu'à l'humble église abrités dans son ombre. Des crochets plantés en guise d'échelons dans l'écorce de l'arbre nous hissèrent jusqu'aux maîtresses branches, tandis que Castela, juché sur la première enfourchure, nous récitait, jambes pendantes, le beau poème qu'il a dédié à la gloire de l'ormeau. Les oiseaux chantaient, Castela déclamait, et nous l'écoutions en suspens, oiseaux nous-mêmes, mêlés comme eux à la chevelure puissante de l'idole.

Ourme famus que dins lous ayres
Te pinques ta besiadomen,

³³ Il est intéressant de faire état du sentiment partagé exprimé par Paul Arène dans son livre *Des Alpes aux Pyrénées* où il recueille ses souvenirs et ses impressions de voyage. Or, voici ce qu'il dit au sujet de sa rencontre avec l'écrivain quercynois lors de son déplacement à Montauban : « Journée paisible et reposante, avec la joie d'avoir dormi sous le toit si hospitalièrement provincial où Emile Pouillon, Parisien trois mois de l'année et Montalbanais pour le reste, écrivit ses délicats chefs-d'œuvre. » dans Emile Pouillon, « Correspondances », *Revue de deux Mondes*, 1969, p.51-2.

³⁴ Parmi les souvenirs de Paul Arène : « Puis a commencé la séance artistique et littéraire où s'est donnée libre carrière le talent très réel de deux félibres locaux, Castela et Quercy, qui ne sont pas seulement deux charmants poètes, mais aussi des diseurs vraiment remarquables. », *op. cit.*, p.50-1.

Tu qu'as bist naysse nostris payres
E beyras nostre enterromen.

Conteur sentimental et malicieux, bon folk-loriste, la mémoire ornée jusqu'à demain d'anecdotes et de proverbes. Castela porte en lui le trésor de la sagesse paysanne. C'est, de la tête aux pieds, le vrai terrien de chez nous.

Et voici le citadin, l'homme de la rue et des foules, l'admirateur des spectacles forains, des combats de chiens et des luttes à main plate, le conteur de galéjades et d'histoires grasses : Augustin Quercy, marchand d'indiennes et capiscol de l'Ecole de Montauban. Pauvre Quercy ! si brusquement, si injustement disparu, en plein talent, en pleine force, que de bonnes heures j'ai passées, assis sur le comptoir, dans sa boutique hospitalière, ouverte aux bruits de la rue. Quercy, c'était la gaieté, la verve, l'invention comique débordante, c'était la chronique du jour en charivari ou en chansons. Et comme il les mimait, ses histoires ! quel metteur en scène extraordinaire était ce petit homme sec, tout en muscles, avec ses pirouettes en vif argent et ses grimaces sur sa figure pâle, brûlée du feu de ses yeux de diamant noir. Il fallait l'entendre à la fin du banquet, debout sur une table, réciter la *Saumeto de Berraquet* ou *Mountalba à bisto de nas*. Quel tonnerre de rires, à la conclusion de la *Saumeto*, quand la bourrique détale *as grands quatre pas* :

Ame sa cuyo sus l'esquino
Courret boun trin, à con perdut,
Jusco qu'ajet plus cap de ferro.
Quand pouset la cuyo per terro.
Duos agasses y abiou poundut.

Et ce comique débridé était aussi, à ses heures, un élégiaque, un épique. Je sais de lui tout un grand poème en l'honneur de sa ville natale, de cette pittoresque bourgade de Lafrançaise, illustrée déjà par le pinceau du maître Léon Cladel³⁵.

Dans la boutique de Quercy, j'ai rencontré plusieurs fois un jeune homme de mine grave, de parole enthousiaste et réfléchi, renseigné sur la philologie romane, ardent aux revendications fédéralistes. Personne ne s'indignait plus éloquemment que lui contre l'ennemi de la race, contre le chef des Croisés, Simon de Monfort. Antonin Perbosc était un croisé, lui aussi, un croisé du Félibrige. Simple soldat alors, il poursuit glorieusement la guerre sainte en qualité de majoral. Que sainte Estelle l'assiste !

Je me suis diverti plus d'une fois, je me suis instruit aussi dans la compagnie de ces bons félibres. Ils m'ont révélé bien des aspects de la province que connaissent ceux qui ont été mêlés dès l'enfance à la vie populaire. Et la connaissant mieux, ils m'ont fourni des raisons de l'aimer, de l'admirer davantage.

Du provincial amateur, du régionaliste de vacances que j'étais à mes retours de Paris, ils ont contribué à faire un provincialiste, un amoureux de la race et du terroir.³⁶

³⁵ Parmi les nombreuses représentations du Quercy, le romancier Léon Cladel peint dans *- La Croix-aux-Bœufs* un tableau suggestif de sa bourgade : « A droite, à gauche, en avant, en arrière et partout autour de moi, dans la campagne, embaumée du parfum des fleurs printanières, saillirent, baignés de clarté, des cabanes, des colombiers, des bordes, des hameaux, des villages avec leurs clochers à la pointe de chacun desquels étincelaient un coq de cuivre(...) » p.75.

³⁶ C'est dans une de ses lettres de 1898 à Mme ND qu'il précise sa pensée : « (...) Vous n'imaginez pas à quel point je suis las de Paris, las des littérateurs (...). Mais que cela est au-dessous du bon travail solitaire, face à face avec sa pensée. Et autour le silence des campagnes, et le recueillement du jardin où tombent les sonneries du couvent. Il me tarde d'y revenir. » dans Emile Pouvillon, « *Correspondances* », *Revue des Deux mondes*, 1969, p.405.

Vous avez été des bienfaiteurs pour moi, messieurs les Félibres, et non pas pour moi seul. Votre libéralité s'est étendue aux Lettres françaises ; vous les avez enrichies, vous les avez presque renouvelées. Sous l'alluvion romantique et pessimiste charriée par les fleuves barbares, vous nous avez aidés à retrouver la terre franche, le sol national où s'enracinent les œuvres claires, précises et fortes.

Grâces vous soient rendues, messieurs !

Par votre effort, par le rayonnement de votre influence, la tradition interrompue est déjà renouée. La Sainte-Estelle n'est pas uniquement une fête félibréenne : c'est une fête française, la fête de la bonne, de la meilleure littérature. »³⁷

C'est à juste titre que les annales de la ville de Sceaux reportent : « 22 juin 1902 – L'auteur de *Chante pleure*, de *l'Innocent*, de *Jean*, de *Jeanne*, de *Cézette*, qui nous a si bien décrit les mœurs du Quercy, M. Emile Pouvillon était de Montauban. »³⁸

Maurice Barrès

Lors de la Présidence des Fêtes félibréennes par l'auteur du *Culte du moi* et d'*Energie nationale*, il est intéressant de rappeler en quelques mots l'introduction du maire de Sceaux M. Château, à cette occasion : « Nul plus que vous Monsieur Maurice Barrès, n'était qualifié pour continuer la tradition des Coppée, des Claretie, des Félix Gras et du regretté André Theuriot, que la mort vient de nous ravir, mais dont la mémoire nous sera toujours chère ; car vous êtes un des tenants les plus autorisés de l'idée particulariste, c'est-à-dire décentralisatrice. Si vous avez célébré le culte du moi, qui seul, donne de la valeur à l'individu, vous nous avez magistralement montré dans les Déracinés ce qui peut raviver en nous l'énergie nationale. »³⁹

Comme il est dit dans les Annales de la ville de Sceaux : *à son tour, M. Maurice Barrès se lève et, au milieu du plus profond silence, prononce une allocution où nous avons retrouvé les admirables qualités de style, la concision, la haute éloquence, la brillante originalité de l'éminent écrivain et de l'académicien.*

« Me voici, pour un jour, devenu Méridional. En conséquence, quoi que je dise, nécessairement on m'applaudira. J'ai changé d'accent, je suis ivre de soleil. Les vers de Roumanille, d'Aubanel et de Mistral bruissent autour du buste de Florian. Les ombres de Renan et de Paul Arène sont revenues, avec le cortège des Félibres, dans cette petite ville de Sceaux ; elles m'assurent qu'il ne faut pas remettre au lendemain le plaisir des confidences. J'ai perdu cette extrême pudeur qui gêne et glace les gens du Nord. (...)

Vive Mistral ! s'écrie-t-il en terminant. C'est ma conclusion. Je prends mon parti de n'être qu'un Méridional de convention, un félibre pour fête de Sceaux, un personnage de Florian ; mais, grâce au maître de Maillane, j'ai tout de même bien aimé et compris votre pays. Et puis : 'Vive Mistral !' encore, car ce cri, dans notre fête littéraire, mes

³⁷ Emile Pouvillon, « Discours d'Emile Pouvillon », *Le Viro-Soulèu*, Juin-Juillet-Août, 1902, p.27-9.

³⁸ Sérès, *Sceaux depuis trente ans*, op. cit., p.187.

³⁹ Sérès, op. cit., p.197.

chers amis, c'est le moyen d'exprimer notre profonde sympathie à votre terre natale aujourd'hui malheureuse. »⁴⁰

Et au maire de conclure :

« Vous avez trop bien parlé de votre Lorraine, dit-il, s'adressant à M. Maurice Barrès, pour ne pas comprendre les raisons de notre culte pour la terre mère, pour cet empire du soleil qui, des Alpes aux Pyrénées, du Rhône à la Garonne, a su nourrir jusqu'ici son peuple brun de travailleurs. »⁴¹

Paul Mariéton

« J'ai défini un jour, en ces termes, ce que souhaitent voir se réaliser les Félibres : *lou libre expandimen dis energio seculari de la raço e dou sou*, 'le libre épanouissement des énergies de la race historique et du sol patrial'... (...) Favoriser l'amour fidèle du sol natif et du foyer natal, l'entretenir dans le culte de parler des aïeux, seul miroir précis des nuances de l'âme ethnique, créer ou recréer enfin un esprit régionaliste, conscient de cette vérité que, pour rester sincère, le patriotisme a sans cesse besoin d'être régénéré dans sa source, voilà l'œuvre du Félibrige. Elle a été durant un demi-siècle édifiée par des poètes, des conteurs, des orateurs, des historiens, que dis-je, des économistes et des sociologues dont plusieurs sont illustres. Elle a rendu la vie morale aux provinces du Midi. Elle a enrichi d'une seconde littérature la France. Le Régionalisme n'est plus un vain mot. (...)

Qui de nous n'a entendu dire – surtout à des félibres attachés à leur sol : 'le Félibrige de Paris ? Plus de bruit que de besogne !' et encore ceci : 'Quiconque ne fait pas œuvre d'écrivain provençal usurpe le nom de félibre...' (...) On ne s'impose à l'Europe et au monde quele baptême parisien. Paris donne la Science, le Goût et la Gloire. Ceci était déjà vrai au temps d'Abailard et de Dante. La consécration de Paris, c'est le sceau de la notoriété humaine, l'affranchissement des œuvres pour la postérité...Les protestations même que suscite sa suprématie, il est le premier à les accueillir, - la sachant tyrannique, - comme il sait dissolvante la Centralisation. Mais son intelligence suprême charme bientôt les mécontents. Séparatisme n'est qu'un mot barbare ; fédéralisme est à peine français. La gloire de Paris, voilà le ciment qui relie le berceau natal à la France. (...)

Que d'écrivains méridionaux a adoptés Paris, qu'avait engendrés le Félibrige, comme Daudet et Paul Arène ; que de félibres – tels Aubanel et Félix Gras, - que de précurseurs même des félibres notre société a contribué à faire connaître, tants à leurs propres compatriotes qu'au grand public lettré !... (...)

C'est une vérité banale, qu'une incessante pénétration de l'esprit méridional a façonné l'âme française. Ne pourrait-on ajouter que ce fameux esprit français est pour les trois quarts de formation provençale, gasconne et languedocienne ?...

Aimons donc Paris, Messieurs, comme l'aime notre Maître. En cela nous serons fidèles au *Mistralisme*, cette philosophie vincienne du plus *genuinement* profond des poètes, dans

⁴⁰ *Ibid*, p.198.

⁴¹ *Ibid*.

l'œuvre de qui se résument en s'harmonisant, toutes les aspirations des patriotes et des libertaires, parce qu'elle est simple comme tout organisme sain. (...) »⁴²

Annexes

Félibrige de Paris : *L'Escolo Felibrenco*

« La Société des Félibres de Paris compte vingt-neuf années d'existence ; ses débuts furent brillants ; elle a décliné, paraît-il, et vous avez voulu cette réunion, cette fête, Messieurs, marquât l'avènement d'une ère nouvelle. Nous n'avons la prétention de rien innover. Nous voulons renouer seulement la chaîne de nos assemblées littéraire d'antan, celles où nous entendions des poètes et des conteurs comme Paul Arène, le baron de Tourtoulon, Valère Bernard, Jules Boissière, Raoul Gineste, Baptiste Bonnet, Lucien Duc, Clovis Hugues, Auguste Marin, César Gourdoux, des orateurs comme Maurice Faure, le marquis de Villeneuve, Delun-Montaud, Amouretti, Bayol, Lintilhac, Tournier, Sextius Michel et tant d'autres. Nous voulons reprendre, avec nos frères Cigaliers la série de ces voyages légendaires à travers la Provence classique, de la vallée du Rhône à la côte d'azur (...).

Nous avons pensé qu'il fallait instaurer un Félibrige de Paris sérieux encore que familier. »⁴³

dont voici le règlement : « L'école se propose d'unir dans une même pensée patriotique tous les français de race, de terre et de langue d'oc qui habitent l'Ile-de-France ... et qui tiennent à leur race, à leur terre et à leur langue ; de maintenir en toute occasion les dialectes de la langue d'oc et de répandre à Paris la lecture des œuvres écrites dans cette langue ; d'étudier l'histoire, l'art, la littérature, les traditions, les chansons populaires et les œuvres musicales de la terre d'oc ; de servir et de défendre les intérêts intellectuels, moraux, économiques et sociaux de la race d'oc ; de suivre et de surveiller en commun, par tous les moyens dont on peut disposer à Paris, le mouvement décentralisateur en France et hors de France (art.2) ; (...) reconnaît, exalte et emploie tous les dialectes qui font la richesse et la gloire de la langue d'oc, bien que pour ses actes officiels, qui exigent l'unité de dialectes, elle fasse usage des formes fixées par Mistral. » dans Fournier, « La déclaration des jeunes félibres fédéralistes et l'Ecole parisienne du Félibrige (1892-1899) »,

Revue des Etudes historiques, n° Lc18, 64, 1922, *Fonds Maurras*, Archives Nationales, AP/576/169.

⁴² « Discours du Président de la société des félibres de Paris », 19 février 1908, Editions du Provençal de Paris, 1908, p.1-5.

⁴³ *Ibid*, p.6-7.

Bibliographie

Discours

Cent ans de fêtes félibréennes, [Exposition organisée par la Bibliothèque Municipale dans le cadre des Fêtes de Sceaux 17 juin- 30 juin 1978], Manuscrit, Bibliothèque de Sceaux, Sceaux, 1978.

Aubanel (Théodore), « Théodore Aubanel, brindes et discours », *Œuvres Complètes*, T.V, Aubanel, 1985.

« Discours du Président de la société des félibres de Paris », 19 février 1908, Editions du Provençal de Paris, 1908, pp.1-5.

Gras (Félix), « Discours de Félix Gras », *Viro-Souleu*, Août-Septembre 1900, pp.33-5.

Pouvillon (Emile), « Discours d'Emile Pouvillon », *Le Viro-Soulèu*, Juin-Juillet-Août, 1902, p.27-9.

Michel (Sextus), *La petite Patrie*, notes et documents, Paris Flammarion, 1894.

Zola (Emile), « A la fête des félibres, à Sceaux », *Œuvres Complètes*, T.XII, Cercle du livre précieux, 1969.

Ibid, « L' Aérienne », *Œuvres Complètes*, T.XV, Cercle du livre précieux, 1969.

Divers

Hugues (Clovis), « Ode à Emile Zola », *Revue Félibréenne*, 19 juin 1892.

Jouveau (Marie-Thérèse), *Alphonse Daudet et Frédéric Mistral. La Provence et le Félibrige*, Nîmes, Bene, 1980.

Ibid, « Daudet et le Félibrige », *Le Petit Chose*, n°65, 3è trim, 1994, pp.26-7.

Pouvillon (Emile), « *Correspondances* », *Revue des Deux mondes*, 1969.

Séris, *Sceaux depuis trente ans (1882-1912)*, ses municipalités, ses œuvres d'assistance et de prévoyance sociale, félibres et cigaliers, Sceaux, éd. de l'Imprimerie Charaire, sd.